

Claire Davenel – Écrivaine & Biographe

# APRÈS CALAIS

Témoignage

## Prologue

Octobre 2016

Un mauvais rêve vient de me réveiller. J'ai peur. La « jungle » vit des jours sombres. Les restaurants dans lesquels je mange le jour sont braqués la nuit par une mafia, qui se sachant vivre ses derniers jours, se remplit un peu plus les poches, déjà pleines de haine et de sang. Les abris sont dépouillés en quelques minutes : « Je suis parti juste le temps de la prière et ils ont tout pris ».

La tension est palpable et ne vient pas que des mauvais esprits de la jungle. « Tu crois qu'on doit monter dans les bus ? Tu crois qu'on peut faire confiance au gouvernement ? » Comment dire à des personnes qui ont fui une dictature en ayant pour rêve notre démocratie que je ne crois pas en la France ? Comment garder espoir quand je vois se construire à deux pas de chez moi le mur franco-anglais de la honte ? Quatre mètres de haut sur un kilomètre. Mes amis, voici à combien ils estiment vos capacités, votre motivation ! Vous qui avez bravé tant pour arriver jusqu'ici. Calais, le presque bout du bout de votre rêve. La jungle.

La jungle, qui comme le dit si bien mon amie Véronique, est aussi mon village. Ce village où j'ai tellement appris. Cette jungle aux deux faces. L'une si sombre, cruelle, horrible. Et l'autre tellement belle où l'on trouve le partage et l'entraide à chaque recoin. Un jour je vous l'écrirai cette jungle qui m'a transformée. J'espère trouver les mots pour vous raconter ces milliers de sourires. On sourit parce que malgré tout, on vit ! J'aimerais un jour vous raconter ces repas partagés, ce thé offert à chaque abri, chaque tente. On n'a rien, mais on le partage. Ce thé délicieusement bien trop sucré qui réchauffe les corps à défaut des cœurs. Mais ce soir j'ai peur.

Un soir de la semaine dernière, alors qu'un ami afghan et moi-même tentions d'aider un réfugié qui faisait un malaise à l'une des entrées de la jungle, un CRS m'a profondément choquée. La haine qu'il ressentait pour moi et mes amis étrangers émanait de tout son corps. Le dégoût que je lui inspirais me transperçait de toute part. Il lui était tellement impossible de me regarder ou de me parler qu'il est allé chercher un collègue pour le remplacer. J'ai eu très peur et me suis sentie si triste.

Quelques jours plus tard, exactement au même endroit et alors que je rentrais dans le camp au matin, un CRS m'a regardé quelques secondes avant de m'offrir un sourire que je n'oublierai jamais. Un de ceux qui viennent du cœur et des tripes.

Quelle complexité que ce monde !

Automne 2020

Bien souvent je me demande quelle serait ma vie aujourd'hui si je n'avais pas su. Quelle femme je serais si je n'avais pas vu, quel regard je porterais sur le monde si je n'y étais pas allée.

Il est des choses qui vous bouleversent le corps et l'âme si profondément, des choses qui transcendent vos perceptions, vos idées et vous changent à jamais. Quoi que vous fassiez, où que vous irez, rien ne sera plus jamais comme avant. J'ai l'image d'un myope à qui l'on mettrait une paire de lunettes sur le bout du nez et qui y verrait clair pour la première fois. Il réaliserait soudainement que le monde qu'il percevait jusqu'alors n'était qu'une version de la réalité. Et quand bien même il préférerait vivre dans la première, qu'il le veuille ou non, qu'il y pense ou non, avoir eu la connaissance et l'expérience du « clair » ferait que son « flou » ne serait plus jamais exactement le même. Un avant. Un après.

Avant Calais, je vivais dans un monde où la guerre, c'était celle que mes grands-parents me racontaient. Avant Calais, la guerre, c'était à la télé, aux informations. Dans des « décors » qui ne ressemblaient en rien à ce que je connaissais, et des « acteurs » en lesquels il m'était impossible de m'identifier. Je ne dirais pas que je m'en fichais. Mais comment aurais-je pu me soucier de quelque chose dont je n'avais pas conscience ?

Et puis il y a eu Calais.

On me demande souvent pourquoi j'y suis allée la première fois. Rien dans ma vie ne pouvait le présager hormis peut-être le fait que j'ai une sainte horreur des préjugés, de l'injustice et du racisme.

À l'automne 2015, j'avais trente et un an, j'étais heureuse. Je vivais dans une chouette maison en location à la campagne et assurais trois fonctions professionnelles qui me plaisaient beaucoup. Des amis merveilleux et une vie amoureuse que j'avais souhaitée de tout cœur.

Le premier événement à avoir déclenché tout ça fut certainement cet enfant Syrien qui avait été retrouvé mort sur une plage en septembre. Pour des raisons familiales très tristes, je savais qu'il me fallait absolument éviter de voir cette photo qui a fait le tour du monde. Je me souviens m'être demandé comment une chose pareille pouvait arriver à notre époque. Bien sûr j'avais connaissance de la situation en Syrie, mais pas conscience. C'était à la télé, c'était loin. Bien occupée et par facilité, je n'ai pas poussé plus loin.

Peu de temps après j'ai vu passer sur les réseaux sociaux de nombreux articles sur la situation des réfugiés à Calais. Articles que je ne lisais pas. Encore une fois, les mots n'étaient pas nouveaux mais n'avaient aucune portée. C'est vraiment étrange de me dire qu'à un moment de ma vie, tout ça m'était inaccessible.

Et puis il y a eu les posts racistes, et les commentaires des gens qui accompagnaient ces articles. Ce sont eux qui m'ont ouvert les yeux. J'ai découvert avec horreur la haine de l'autre, la haine de l'étranger, et l'ignoble notion de supériorité raciale ! En 2015 ! Instinctivement, j'ai répondu. Comment pouvait-on parler d'êtres humains de la sorte ?

Enfin, j'ai ôté mes œillères et regardé d'un peu plus près. Il était question de réfugiés tentant de passer en Angleterre via Calais où ils étaient parqués par milliers dans une espèce de bidonville qu'on appelait « jungle ». Je ne sais plus exactement ce qui a déclenché ma décision mais je me souviens nettement avoir relevé la tête de mon ordinateur avec l'idée très claire que mes mots n'étaient pas suffisants pour se battre. Il fallait que j'y aille !

Mais comment ? À qui m'adresser ? Je ne connaissais personne là-bas et n'y avais jamais mis les pieds. Cela ne me prit que quelques minutes. Un article mentionnait une association œuvrant sur place. Ni une ni deux, j'ai attrapé mon téléphone et tel un automate, composé leur numéro. Je me souviens de mes paroles au mot près : « Bonjour je vous appelle car j'ai une semaine de vacances à Noël et j'aimerais venir vous aider dans la jungle. Je ne sais pas de quoi vous avez besoin mais s'il faut que je ramasse les poubelles toute la semaine, je le ferai ».

Et j'y suis allée.

Le 27 décembre en fin d'après-midi, avec mon ami Maxime, nous nous sommes garés route de Graveline pour continuer à pied. En chemin, nous avons croisé de nombreux réfugiés qui allaient et venaient. En quelques secondes, ils n'étaient plus ceux de la télé, ils n'étaient plus des titres d'articles, des chiffres. Ils étaient des hommes et des femmes, et nous partagions la même route.

Sur le pont qui passe au-dessus de l'autoroute, nous nous sommes fait interpeler par un CRS qui nous accusait d'aider des terroristes ! Il a même tenté de nous faire rebrousser chemin en nous disant que nous étions hors la loi. Je dois bien avouer que nous ne nous étions jamais posé la question d'être ou non dans la légalité. On s'en fichait. Toutefois, tout ceci était nouveau pour nous et Maxime et moi étions très chamboulés.

Et au sortir du pont : un immense bidonville, des milliers d'êtres humains. La « jungle ». 2015. France.

Je pense que nous tremblions d'émotion en nous rapprochant de l'entrée du Chemin des Dunes. Choqués par ce que nous avions sous les yeux, empreints de l'énergie immonde que nous venions de nous prendre par le CRS.

Et puis à l'entrée, il y a eu ce petit garçon. Sur un vélo tout en mangeant une pomme, il nous a accueillis dans un sourire que jamais je n'oublierai. À ce moment précis, j'ai su que je ne serai plus jamais la même. Et pourtant, j'étais si loin d'imaginer ce qu'allait être mes prochaines années.